



## GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne  
n°29 – juillet 2017

*Parole de jeunesse – La part langagière des  
différenciations sociales*

Numéro dirigé par Michelle Auzanneau, Patricia  
Lambert et Nadja Maillard-de la Corte Gomez

### SOMMAIRE

- Michelle Auzanneau, Patricia Lambert, Nadja Maillard-De la Corte Gomez : *Parole de jeunesse : vers une meilleure prise en compte de la différenciation sociale.*
- Maria Candea : *La notion d'« accent de banlieue » à l'épreuve du terrain.*
- Suzie Telep : *Le « parler jeune », une construction idéologique : le cas du francanglais au Cameroun.*
- Patricia Lambert et Laurent Veillard : *L'atelier, les gars et la revue technique. Pratiques et différenciations langagières en lycée professionnel.*
- Augustin Lefebvre : *Pratiques de catégorisation et jeunesse en régime totalitaire. Le cas de la Hongrie (1948-1956).*
- Violaine Bigot et Nadja Maillard-De La Corte Gomez : *« Jkiff ! En plus moi osi chuis une Z ! » : reconnaissance de la différence et construction de la connivence dans le dialogue entre les chroniqueuses et leurs lectrices.*
- Stéphanie Pahud : *« T'as du clito » : analyse sociodiscursive des pratiques langagières et identitaires des trois héroïnes principales du film Divines.*

### Réédition et traduction

- Jacqueline Billiez, Nassira Merabti : *Communication familiale et entre pairs : variations du comportement langagier d'adolescents bilingues* (1<sup>ière</sup> édition 1990) précédé d'une *Présentation* par Patricia Lambert, Jean-Pierre Chevrot, Cyril Trimaille.
- Penelope Eckert : *Structure sociale des groupes d'adolescents et diffusion des changements linguistiques* (1<sup>ière</sup> édition en anglais : 1988).

### Compte-rendus

- Maude Vadot : *L'Académie contre la langue française. Le dossier « féminisation »*, Viennot Éliane (dir.), Candea Maria, Chevalier Yannick, Duverger Sylvia, Houdebine Anne-Marie, Éditions iXe, collection xx-y-z, Donnemarie-Dontilly, 2016, 224 pages, ISBN : 979-10-900-62-33-7.
- Régine Delamotte : *Pour une didactique de l'appropriation : diversité, compréhension, relation*, Véronique Castellotti, Paris, Didier, 2017, 352 pages.
- Caroline Juillard : *Les parlers jeunes dans l'Ile-de-France multiculturelle*, ouvrage coordonné par Françoise Gadet, Paris, Éditions Ophrys, 2017, 176 pages.
- Véronique Miguel Addisu : *Espaces, mobilités et éducation plurilingues : éclairages d'Afrique ou d'ailleurs*, Malory Leclère, Margaret Bento, Michelle Auzanneau, Edition des archives contemporaines, 2017, 275 pages, ISBN : 9782813002198.

## **PAROLE DE JEUNESSE : VERS UNE MEILLEURE PRISE EN COMPTE DE LA DIFFÉRENCIATION SOCIALE**

**Michelle Auzanneau**

**Université Paris Descartes, Ceped, UMR 196**

**Patricia Lambert**

**École Normale Supérieure de Lyon, ICAR, UMR 5191**

**Nadja Maillard-De La Corte Gomez**

**Université d'Angers, Cirpall, EA 7457**

Les sciences humaines et sociales observent et analysent sous différents aspects les régimes de sens, les jeux sémiotiques et les types d'interaction impliqués dans la différenciation sociale. Quelle est la part proprement langagière de ces processus ? En quoi le langage et les langues contribuent-ils aux différences sociales ? Quelles dimensions – orales, écrites, multimodales – du langage et des langues y sont impliquées ? Au sein des sciences du langage, la sociolinguistique figure parmi les principales disciplines contributrices à ce champ de questionnements. Plus largement, ce sont les linguistiques de la *parole* qui peuvent contribuer à identifier, décrire et analyser la *part langagière* (Boutet, 2001) des *différences sociales*, à savoir les processus langagiers qui participent des dynamiques d'affiliation ou de différenciation relatives à des groupes ou des réseaux sociaux.

C'est dans cette perspective que nous avons souhaité consacrer ce numéro à la place et au rôle de la parole dans des processus de différenciation sociale au sein de la *jeunesse*. Entendu de manière générique, le terme *jeunesse* réfère ici à une période de transition entre l'enfance et l'âge adulte qui, dans les sociétés occidentales, est le produit de l'allongement moyen de la durée de la scolarisation et de l'entrée dans l'ère de la post-industrialisation. Envisagée comme *période de vie*, la jeunesse est associée à un ensemble de pratiques sociales ou culturelles. Conçue comme *catégorie*, elle résulte de constructions discursives et idéologiques qui lui confèrent intelligibilité et opérationnalité.

Depuis plusieurs décennies, des recherches sociolinguistiques sur la jeunesse, sur ses aspects socio-identitaires et ses pratiques langagières, contribuent à structurer un domaine de recherche fortement internationalisé, et souvent désigné en anglais par l'expression *youth languages* (voir Auzanneau & Juillard, 2012). Les études sur les façons de parler des jeunes sont abondantes depuis le début des années 1980, nombre d'entre elles ayant contribué de

manière originale et novatrice au domaine. Au fil de sa récente histoire, ce dernier a néanmoins eu tendance à véhiculer, en France tout au moins, une image homogène de la jeunesse contemporaine et de ses modes de socialisation langagière. La constitution même de ce domaine, et certaines approches développées en son sein, ont en effet eu progressivement pour conséquence de négliger la diversité sociologique interne de la jeunesse et certaines formes de différenciations sociolinguistiques qui la traversent.

À l'échelle internationale, les premiers travaux consacrés à la façon de parler de jeunes au sein de groupes de pairs remonte aux études sociolinguistiques de William Labov et de ses collaborateurs sur le *Black English Vernacular* (1972). Depuis, les travaux consacrés aux parlars de jeunes citadins se sont multipliés d'abord aux États-Unis et en Europe, puis sur d'autres continents<sup>1</sup>, atteignant leur apogée à la fin des années 1990 avec le développement de la sociolinguistique urbaine. Dès les années 2000, paraissaient les premiers textes de synthèse, ouvrages et numéros de revues consacrés pour tout ou partie aux études des *parlers jeunes*<sup>2</sup>, alors que les colloques ou journées traitant de ces questions se multipliaient. Dans le même temps, la mise en scène médiatique et artistique de formes linguistiques indexant la jeunesse se diversifiait.

À l'échelle de la France, c'est la thèse de Bernard Laks (1980, 1983) que l'on peut, *a posteriori*, considérer comme travail fondateur du domaine. Cette recherche sur la variation linguistique au sein d'un groupe d'adolescents a établi de façon convaincante des relations et corrélations statistiques entre des comportements langagiers de jeunes, leurs dispositions et leurs positions par rapport à différents pôles d'identification sociale. Inspirée à différents égards des travaux de Pierre Bourdieu et de William Labov, cette enquête ethnographique avait en effet permis de recouper des données macrosociologiques, des observations directes et des indices langagiers quantifiés pour saisir l'*habitus* des enquêtés et la dimension socio-historique de leurs usages individuels. Cette étude pionnière, clairement ancrée dans un courant à la fois variationniste et ethnographique de la sociolinguistique, est quasiment contemporaine des premiers travaux menés à Grenoble. Ces recherches se sont quant à elles intéressées dès le début des années quatre-vingts aux usages sociodifférentiels des répertoires communicatifs d'adolescents descendant de personnes migrantes, en combinant l'analyse (qualitative et quantitative) des contacts de langues, de la variation et des réseaux socio-communicatifs (Dabène & Billiez, 1984 pour citer le premier d'une longue série ; voir aussi l'article re-publié ici-même de Billiez & Merabti, 1990). Ces études ont en particulier montré comment des éléments des langues d'origine familiale étaient acquis et investis – pratiquement et symboliquement – au sein de différentes instances d'appropriation et/ou de légitimation (famille, école, pairs), soulignant notamment la manière différenciée dont des filles et des garçons mobilisaient certaines de ces ressources dans des modes de socialisation juvéniles entre pairs, issus ou non des migrations.

Comme le souligne Cyril Trimaille (2004) dans un état des lieux sur les « parlars de jeunes urbains en France »<sup>3</sup>, après une période de relative rareté, le nombre des recherches françaises sur les « pratiques langagières de jeunes » s'est multiplié à partir de la fin des années quatre-vingt-dix. Sans pouvoir apporter ici toutes les nuances qu'imposerait un état des lieux approfondi et actualisé de la littérature sur les pratiques langagières de jeunes en France, nous nous bornerons à souligner qu'une part conséquente des travaux – en sociolinguistique et dans d'autres domaines des sciences sociales – s'est progressivement focalisée sur des éléments

<sup>1</sup> Voir par exemple Kiessling & Mous (2004) ; Ledegen (2007) ; Caubet *et al.* (eds) (2004).

<sup>2</sup> Par exemple : Neuland (ed.) (2003) ; Androutsopoulos & Georgakopoulou (eds) (2003) ; Bulot T. (dir) (2004).

<sup>3</sup> À notre connaissance, il s'agit de la dernière (et unique ?) entreprise de ce type pour le terrain français (une première version de ce texte figurant dans le rapport Billiez *et al.*, 2003). Plus d'une centaine de travaux (articles, ouvrages, mémoires, thèses) sur les « parlars de jeunes urbains en France » y sont recensés, de manière non exhaustive mais selon un assez large empan pour une période allant de 1980 à 2002.

jugés hors norme dans les pratiques d'une partie ciblée de la jeunesse : tendanciellement masculine, paupérisée, urbaine, héritière des migrations postcoloniales, marquée par le sceau de l'oralité et de l'échec scolaire (Lambert, 2014). Pendant que la banlieue s'affirmait comme le théâtre et le contexte problématique de pratiques marginales et conflictuelles<sup>4</sup>, un dispositif catégoriel (Sacks, 1992) était produit et reproduit dans un inter-discours scientifique, politique, éducatif et associatif, sous-tendant le « fond commun discursif » (Lahire, 1999) par lequel la simplification des pratiques sociales et linguistiques accouchait d'un « NYUM », *nonmobile younger urban man*<sup>5</sup> (Auzanneau & Trimaille, 2017).

Que ces travaux soient motivés par la question du rôle spécifique des jeunes dans le changement linguistique, par celle de la place du langage dans les changements sociaux et les dynamiques socio-identitaires, ou encore par la volonté de décrire un sociolecte urbain générationnel, ce constat invite à dresser un portrait sociolinguistique plus ample et nuancé des jeunes générations. L'enjeu de cette (ré)ouverture de la focale se situe tant sur un plan scientifique que politique ou éducatif.

Dans les travaux de sociolinguistique, l'adolescence a été le plus souvent envisagée comme une période d'autonomisation structurée selon un double mouvement : un mouvement de prédilection pour une sociabilité horizontale et d'identification aux normes vernaculaires sous l'influence du réseau de pairs, et un mouvement de divergence par rapport aux valeurs et aux normes des adultes. Les pratiques langagières juvéniles en vigueur dans des espaces urbains périphériques ont ainsi été interprétées comme capables d'indexer, dans le même temps, l'affiliation à un groupe d'appartenance et la désaffiliation à d'autres groupes, notamment (perçus comme) adultes et socialement légitimes (Billiez *et al.*, 2003). Elles ont été amplement décrites comme reflet de la cohésion de groupes dont les valeurs transgressives, viriles et populaires s'opposent à celles perçues comme emblématiques d'un univers à la fois socialement et économiquement dominant et/ou féminin. L'intérêt quasi exclusif pour ce segment de la jeunesse dans nombre de recherches peut être relié, entre autres, à l'attention sociolinguistique pour les vernaculaires conçus à travers leur ancrage territorial local et l'homogénéité socioculturelle et relationnelle de leurs locuteurs (Labov, 1978 [1972])<sup>6</sup>. La focalisation sur des usages d'un entre-soi socialement et géographiquement localisé, et ainsi la singularisation et le figement de l'identité des locuteurs, ont eu pour effet d'effacer l'agentivité d'interactants exploitant un répertoire verbal diversifié et variable. Les différentes formes de « quête » des « parlars ordinaires »<sup>7</sup> n'ont ainsi pas toujours permis d'échapper aux écueils contre lesquels Grignon et Passeron (1989) ont mis en garde les chercheurs travaillant sur les milieux populaires. Les réductions opérées ont notamment pu jouer un rôle non négligeable dans le renforcement d'une image mono-stylistique des locuteurs-types des *banlieues* largement diffusée dans le champ médiatique, éducatif et politique et pouvant potentiellement infléchir leur action.

Cerner au plus près la diversité sociologique qui constitue la jeunesse et la part langagière des différenciations sociales qui (s')opèrent en son sein est un objectif qui demande, somme toute, à élargir et à ré-outiller notre regard sur les rapports contemporains entre *langage* et *jeunesse*.

<sup>4</sup> Cf. par exemple : Baudin et Genestrier (dir) (2002) ; Champagne (1993).

<sup>5</sup> *Alter ego* du NORM (*nonmobile old rural men*) de la dialectologie traditionnelle (Chambers et Trudgill, 1980).

<sup>6</sup> Ainsi que le rappelaient Conein et Gadet (1998), on sait que l'impulsion du changement linguistique adviendrait : plutôt par des locuteurs de couches sociales défavorisées ; plutôt par ceux qui ne sont pas encore insérés dans le monde du travail ou qui s'en trouvent à la marge ; plutôt par les échanges oraux (vernaculaires) qui prédominent dans des groupes dont les relations sociales s'expriment dans des réseaux denses et relativement fermés.

<sup>7</sup> Pour une révision critique récente de cette notion voir Auzanneau (2015) sur « La quête des parlars ordinaires ».

Plusieurs pistes nous semblent particulièrement pertinentes à développer dans ce sens. Nous retenons ici les trois principales directions indiquées dans l'appel à contribution à ce numéro, dont certains aspects ont été retenus par les contributeurs.

La première piste concerne la part littéraciée des pratiques langagières des jeunes locuteurs. Bien vivantes, ces pratiques constituent pourtant un angle mort de la sociolinguistique de la jeunesse. Les travaux sur les pratiques langagières des jeunes se focalisent, en effet, le plus souvent sur leur dimension orale, passant sous silence leurs dimensions écrites ou plus largement scripturales<sup>8</sup>. Si des productions culturelles rattachées au mouvement hip hop comme les tags, les grafs et le rap ont fait l'objet d'analyses sociolinguistiques (par ex. Billiez, 1998 ; Trimaille, 1999 ; Auzanneau *et al.* 2002), d'autres pratiques littéraciées, liées par exemple à l'insertion des jeunes dans des réseaux sociaux sur Internet, n'ont globalement pas fait l'objet d'études approfondies malgré la place de plus en plus centrale et différenciatrice qu'elles occupent dans la socialisation langagière adolescente. Nous plaidons donc pour l'analyse des pratiques langagières à la faveur d'une conception large, affirmant que l'étude des « façons de parler » devrait inclure celle des « moyens d'écriture » (Hymes, 1973 [1980]). Il nous paraît, en effet, particulièrement pertinent d'investiguer dans leur diversité les pratiques littéraciées d'adolescents ou jeunes adultes, notamment quant au rôle qu'elles peuvent jouer dans la différenciation sociale.

La volonté de comprendre comment certains adolescents ou jeunes adultes se trouvent exclus de l'accès aux ressources langagières nécessaires à la réussite scolaire ou à certaines positions sociales invite à poursuivre la réflexion dans une deuxième direction. Avancer dans la connaissance des conditions de socialisation langagière des jeunes de différents milieux sociaux implique de tenter de saisir leur compétence de communication à partir des articulations entre leurs différentes sphères de socialisation (famille, école, voisinage, etc.), et pas seulement dans des circonstances particulièrement favorables à la production d'un vernaculaire entre pairs. Cet objectif pourrait s'appuyer davantage sur des possibilités de passerelles entre, d'une part, le domaine d'étude des pratiques langagières de jeunes et, d'autre part, celui des processus de socialisation langagière (*language socialization*) ancré dans la tradition de l'anthropologie linguistique nord-américaine (Duranti, Ochs & Schieffelin, 2011). Ces deux courants ou domaines de recherche se sont développés indépendamment depuis près de quarante ans, avec peu de références mutuelles. Il existe pourtant des héritages communs permettant d'entrevoir des croisements et des rapprochements fertiles (Lambert & Trimaille, 2011 ; Lambert, 2014). Un de ces héritages est repérable dans des références aux travaux de Pierre Bourdieu, dont l'appareil conceptuel pourrait jouer un rôle pivot dans des convergences qu'il s'agirait de construire<sup>9</sup>. Les travaux nord-américains sur la socialisation langagière lui ont emprunté le concept d'*habitus*, en plaçant toutefois assez rarement au premier plan des analyses, nous semble-t-il, la question du rôle des rapports de pouvoir dans les processus de socialisation langagière, ou encore celle de l'orientation socio-spatiale pluriscalaire des locuteurs (Auzanneau & Trimaille, 2017). La possibilité théorique existe toutefois d'envisager à l'aune de la notion de « socialisation langagière » la pluralité des réseaux dans lesquels les locuteurs s'insèrent, circulent et se différencient au cours de leur vie sociale. Afin de mieux cerner ce qui relève du langage et des langues dans la différenciation sociale au sein de la jeune génération considérée dans son ensemble, des problématiques nouvelles pourraient émerger sur la différenciation sociolinguistique, articulées, par exemple, à des enjeux de luttes de reconnaissance. On

<sup>8</sup> Dans le champ sociologique, Chikako Mori a souligné à quel point les cultures dites « de la banlieue » sont identifiées à un « territoire de la tchatche », « systématiquement associé à une oralité triomphante » (Mori, 2012 : 70).

<sup>9</sup> Convergences à construire plus largement d'ailleurs avec les travaux de sociologie relevant du domaine d'étude de la socialisation, comme ceux de Basil Bernstein ou de Bernard Lahire notamment.



pourrait notamment espérer dans ce sens des travaux consacrés au rôle du langage dans la construction sociale du genre ou des jeunes élites, questions encore rarement traitées dans le domaine.

Dans la continuité de cette réflexion, il nous paraîtrait intéressant de développer une troisième piste, en adoptant une perspective contrastive (Auzanneau, 2011), à différentes échelles spatiales ou temporelles. Mettre en regard des pratiques langagières de populations *jeunes* ou encore des conceptualisations de la différenciation générationnelle dans différents systèmes culturels ou socio-économiques peut produire le décalage nécessaire à une meilleure problématisation de la *jeunesse* et de son rapport au *langage*. Cette orientation, attentive à l'organisation culturelle, politique, économique et géographique des sociétés, soulignerait d'abord que la *jeunesse*, si elle n'est pas une réalité homogène, n'est pas non plus une réalité universelle. Elle soulignerait que, lorsqu'elle est socialement conceptualisée, elle doit être envisagée comme une catégorie à historiciser, éventuellement performée *in situ*, diversement, notamment grâce au langage (Auzanneau et Juillard, 2012). Ensuite, en mettant l'accent sur ce qui pourrait correspondre plus largement à des phénomènes liés à des conditions particulières de vie, d'activités et de trajectoires sociales, elle permettrait de relativiser les particularismes langagiers que l'on attribue aux « jeunes » et replacerait l'étude des pratiques de jeunes dans une perspective plus « normale » (vs « focalisation sur le déviant », Billiez *et al.*, 2003), contribuant ainsi à démythifier la notion de *youth languages*. Cette piste contrastive est envisageable à l'échelle internationale, comme à des échelles inférieures. À celle d'un même pays, ou d'une région par exemple, elle permettrait notamment d'affiner la distinction entre urbanité et ruralité dans son rapport au langage ou encore les dynamiques qui les caractérisent et leur impact sur les situations sociolinguistiques et donc, en particulier, sur les pratiques de la jeunesse. Des travaux sociologiques mettent notamment en évidence la division interne aux jeunes issus des classes populaires aujourd'hui, en même temps qu'ils questionnent la catégorie de *jeunesse rurale* au regard des différences de trajectoires qui les caractérisent (voir par ex. Devaux, 2016). Si un focus particulier sur les univers urbains et les grandes métropoles semble indispensable pour comprendre des dynamiques sociales et linguistiques contemporaines (notamment les dimensions et conséquences linguistiques de la double dynamique de gentrification et de migrations), sans doute faudrait-il aussi considérer d'autres facettes du processus de recomposition économique et sociale des territoires, à l'œuvre par exemple, par hypothèse, dans la formation de nouvelles classes populaires qui se trouveraient de plus en plus tenues à la périphérie des villes mondialisées (Guilluy & Noyé, 2004). Sans ignorer les débats suscités par la formulation de cette hypothèse<sup>10</sup>, le versant sociolangagier des phénomènes d'appropriation du territoire local par de nouvelles classes populaires mériterait peut-être une attention accrue de la part de la sociolinguistique de la jeunesse, compte tenu notamment des possibles effets de nouvelles configurations d'entre-soi sociales et scolaires.

Ces réflexions, pour lesquelles des approches pluridisciplinaires seraient souhaitables, voire nécessaires, devraient être élargies en tentant non seulement de mieux comprendre les distinctions entre monde rural et monde urbain mais aussi leur interrelation au cœur de la structuration socio-économique, géographique et démographique de l'espace. Enfin, l'attention portée à la mobilité géographique des locuteurs qui contribue à ces dynamiques structurelles ainsi qu'aux différents plans, locaux, ou globaux, de leurs interactions, apporterait d'autres éléments de compréhension de la diffusion, de l'adoption ou de la reconfiguration de ressources langagières, au-delà d'une opposition binaire urbain/rural.

Ce numéro de *Glottopol* participe à la mise à jour de l'outillage conceptuel permettant de saisir les rapports contemporains entre *langage* et *jeunesse*. Il rassemble six textes inédits

<sup>10</sup> Par exemple à l'occasion de la sortie de l'essai de Christophe Guilluy, en 2014, sur la « France périphérique ».

suivis de deux textes qui ont joué un rôle particulier dans l'histoire de ces questionnements. Nous avons souhaité en faciliter ici l'accès.

Les études empiriques dont les six premiers textes rendent compte encouragent des problématiques renouvelées relatives à la différenciation sociolinguistique. Si ces études se focalisent majoritairement sur des pratiques langagières en France, elles contribuent cependant à nourrir le dialogue concernant certains des questionnements mentionnés *supra*. Les relations complexes entre la diversité des pratiques langagières et les processus de différenciation ou d'affiliation sociales y sont en effet appréhendés à partir de différents aspects langagiers, à différentes échelles, selon des grains d'analyse variables et par le biais d'une palette large d'outils conceptuels et méthodologiques rattachés à différents courants de la sociolinguistique et, plus largement, des linguistiques de la parole.

Ainsi, Maria Candea, à partir des données d'une recherche réalisée sur le langage d'élèves scolarisés dans un lycée classé ZEP de l'Est parisien met en question la notion d'*accent de banlieue*. Dans la première partie de son article, elle s'interroge sur la pertinence et le fondement de cette catégorie. D'une part, elle affirme la nécessaire déconstruction de la notion qui, dépourvue de réalité linguistique, tendrait à effacer les rapports sociaux de domination sur laquelle elle se fonde. Elle plaide ainsi pour une lecture de la variabilité des pratiques de prononciation à l'aune de la variation de *style* et de la manifestation de l'agentivité des locuteurs. D'autre part, elle souligne que l'*accent de banlieue* n'en conserve pas moins une puissance d'agir sociale et reste une catégorie opérationnelle pour construire / produire de la discrimination. Dans la seconde partie de son article, elle s'intéresse à la façon dont trois des élèves auprès desquels elle a mené son enquête envisagent cette notion d'*accent de banlieue* et se situent par rapport à elle. Les discours épilinguistiques de ces lycéennes rendent compte de postures politiques différentes vis-à-vis de cet « accent ». Cependant quels que soient leur parcours et la position exprimée, aucune de ces élèves n'échappe à cette catégorie et au fonds discursif auquel elle se trouve associée. L'accent, conçu par les élèves interrogées comme un marqueur ou comme un indicateur au sens labovien, apparaît en effet comme une ressource stylistique, même pour ceux qui s'en distinguent, en ce qu'il constitue une sorte de repère symbolique pouvant infléchir les conduites et se trouver mobilisé dans la négociation des identités, dont celle de bon élève, par exemple.

C'est à ce qui a pu être considéré comme l'une des *variétés hybrides* émergeant dans les villes africaines, le *francanglais*, que s'intéresse Suzie Telep, en traitant des pratiques de jeunes migrants camerounais en France. Mais plutôt que d'en décrire seulement les spécificités formelles, elle l'envisage, en prenant appui sur l'analyse d'entretiens semi directifs, comme une construction idéologique résultant de processus de différenciation sociale. Elle montre ainsi comment la catégorie *francanglais*, à l'instar d'autres *parlers jeunes*, est diversement indexée et sert à produire des différenciations d'ordre générationnel, mais aussi interpersonnel et social – y compris des différenciations de genre. Rendant compte de processus sémiotiques relatifs à cette activité catégorielle et identificatrice-différenciatrice, elle insiste sur les processus de domination qui les sous-tendent et figent l'association de groupes sociaux et des styles langagiers. Considérant finalement le *parler jeune* comme « une catégorie socio-cognitive », elle rend compte de son fonctionnement, en tant que ressource, comme « modèle culturel et interprétatif » renvoyant à la figure du jeune, à son univers symbolique et à ses conduites et permettant aux jeunes locuteurs d'agir en société.

Patricia Lambert et Laurent Veillard se donnent quant à eux pour objectif de préciser l'énoncé du problème de la différenciation sociolinguistique au regard des propriétés de l'enseignement professionnel sur le terrain français. À partir de deux enquêtes ethnographiques conduites dans des lycées professionnels, ils abordent tout d'abord cette question sur le plan des populations orientées vers la voie professionnelle et sur celui de la position médiane de ses dispositifs de formation entre les univers de l'école et du travail. Le

focus ensuite opéré sur un *atelier scolaire* de formation à la mécanique automobile les conduit à examiner la place d'activités langagières littéraciées dans des différenciations entre élèves-apprentis. Les auteurs montrent en particulier comment ces pratiques participent à des processus différenciateurs à l'œuvre dans le cadre des apprentissages. L'observation de deux binômes permet alors d'envisager la polysémie du « travail pratique » (TP), dont les finalités peuvent être diversement interprétées par les élèves. Les analyses éclairent ainsi non seulement l'hétérogénéité de la parole en atelier, mais aussi la manière dont elle peut participer à l'inégalité des parcours scolaires et à la différenciation sociale au sein d'une population majoritairement issue de milieu populaire. Les auteurs envisagent enfin des pistes de prolongement pour cette recherche, concernant notamment la façon dont les aptitudes langagières des individus sont reconnues ou niées en tant que qualifications donnant un droit d'accès à des diplômes, à des secteurs du marché du travail et à certaines positions sociales.

La contribution d'Augustin Lefebvre s'inscrit dans un tout autre cadre. S'intéressant au contexte de la Hongrie des années 1948-1956, il rend compte de l'émergence de la catégorie *jeune* et de la façon dont cette catégorie a fonctionné comme une ressource pour l'action : tant pour ceux qui s'opposaient au régime totalitaire que pour ceux qui souhaitaient le servir. Sa démarche, pluridisciplinaire, mobilise l'analyse des pratiques de catégorisation de la sociolinguistique interactionnelle, s'interrogeant sur la manière dont la catégorie « jeune » est sélectionnée et accomplie par les membres de la société donnée. L'auteur mène ainsi l'analyse d'extraits de *Jeunesse d'octobre*, de Nicolas Baudy, un recueil de témoignage composé à partir d'entretiens menés avec de jeunes révolutionnaires hongrois réfugiés à Paris après la répression de 1956. Rapportant des situations de confrontations avec des membres du parti communiste, il montre comment, lors d'actions situées, la catégorie *jeune* est sélectionnée par les locuteurs, participant à organiser et à rendre significatives les activités menées. Pour lui, cette catégorie, qui s'entrecroise avec d'autres, contribue donc à structurer l'expérience de la vie sociale et, en ce sens, l'analyse des pratiques langagières permet de décrire des phénomènes de catégorisation qui orientent et rendent intelligibles les actions des acteurs sociaux. La différenciation sociale peut ainsi être vue comme le résultat d'un dispositif catégoriel fournissant des ressources pour penser et pour agir, saisissable à travers l'analyse des pratiques langagières.

L'article de Violaine Bigot et Nadja Maillard-De La Corte Gomez rend visibles des pratiques d'un genre littéracié nouveau : les « chroniques », récits autobiographiques produits sur les réseaux sociaux par de jeunes femmes se présentant comme issues de la migration et vivant dans des quartiers périphériques de grandes villes. L'article rend compte de la manière dont les conduites discursives des chroniqueuses et des lectrices co-construisent cet espace communicationnel et sa cohésion sous l'action fédératrice de la chroniqueuse. Le récit lui-même, mais aussi les échanges autour du récit entre autrices et lectrices, ou entre lectrices, sont le lieu de production d'auto-catégorisations et de catégorisations fondées sur des critères diversifiés et muables qui rendent visibles et mettent en scène le tissu social complexe dans lequel s'insèrent les participants – dans la cité, hors de la cité et dans l'espace de communication numérique. Le jeu relationnel et son lot de connivences, d'identifications, de différenciations, d'oppositions, est ainsi construit dans l'interaction et mis en scène sur un plan pluriscalaire et temporellement variable. Les échanges étudiés rendent compte de la façon dont les fonctionnalités des ressources langagières plurilingues et pluristyles sont à la fois perçues, construites, scénographiées, par les participantes et fédérées par les chroniqueuses. La *jeunesse*, selon V. Bigot et N. Maillard-De La Corte Gomez, diversement perçue par les participantes, apparaît dans ce cadre comme une catégorie pertinente pour eux, leur permettant de « faire groupe » ou « communauté ». La jeunesse ne suffit pourtant pas à circonscrire les frontières de la sociabilité plurielle et mouvante qui caractérise cet espace communicationnel.



Enfin, Stéphanie Pahud s'intéresse à la mise en scène cinématographique des pratiques langagières de jeunes filles résidant en banlieue et de leur environnement dans le film *Divines* d'Houda Benyamina (2016). Elle est particulièrement attentive à la manière dont ce film rend visibles les processus sémiotiques à l'œuvre dans le cadre de négociations identitaires des héroïnes. Intéressée par la (dé-)construction des stéréotypes et le rapport aux normes sociales, elle montre que l'exploitation des ressources multimodales des locutrices permet tout autant de reproduire le genre et des figures sociales récurrentes de l'environnement que de les mettre en question. Décrivant les aspects phonologiques, lexicaux et pragmatico-interactionnels des pratiques des trois héroïnes, elle discute de la naturalisation d'une différenciation genrée du langage des jeunes de banlieue ainsi que du type *jeune de banlieue* monostyle. Elle montre ainsi que la diversité des ressources des locutrices et leur créativité leur permet de participer à des rapports de pouvoir diversifiés en performant des identités et des positionnements variables et parfois inattendus.

En complément de cet ensemble de textes inédits, nous avons souhaité mettre à disposition des lecteurs francophones deux textes susceptibles d'améliorer l'intelligibilité des questions soulevées par le numéro et de nous aider à (ré)outiller notre regard sur la problématique de la part langagière de la différenciation sociale au sein de la jeunesse.

Le premier de ces textes, signé par Jacqueline Billiez et Nassira Merabti, s'intitule « Communication familiale et entre pairs : variation du comportement langagier d'adolescents bilingues »<sup>11</sup>. Cet article est initialement paru en 1990, dans le premier numéro de la revue *Plurilinguismes*. Sa republication dans *Glottopol* sous forme numérique en facilite l'accès. Il y est en outre précédé d'un texte de présentation<sup>12</sup> qui permet de le situer dans le contexte des recherches grenobloises des années quatre-vingts. Cet article vient en effet éclairer sous un angle particulier l'histoire des études de la part langagière des différenciations sociales au sein de la jeunesse en contexte post-migratoire en France. Il rend compte de l'analyse du fonctionnement du répertoire verbal d'un groupe d'une trentaine de filles et de garçons, âgés de 10 à 25 ans, tous descendants de migrants algériens et résidant à Tullins, petite ville de l'Isère. Fondées sur une longue enquête de terrain, les analyses permettent de discerner en particulier deux paramètres liés à l'emploi des langues : l'investissement du locuteur dans ses réseaux socio-communicatifs (familial et groupe de pairs) et la structure même du réseau de communication entre pairs, dont la densité constitue un paramètre essentiel dans la variation des pratiques groupales. Les chercheuses dégagent ainsi des continuités et des ruptures dans les usages des enquêtés en fonction des effets conjugués de ces deux paramètres.

Le second texte est une traduction en français de l'article de Penelope Eckert initialement paru en 1988 dans la revue *Language in Society* sous le titre « Adolescents Social Structure and the Spread of Linguistic Change »<sup>13</sup>. Ce classique de la littérature sociolinguistique (variationniste et ethnographique) anglophone porte sur un processus de différenciation sociale et linguistique chez les adolescents de Détroit à partir de leur entrée dans l'enseignement secondaire, période de brusque polarisation selon deux catégories sociales opposées : les « Jocks » et les « Burnouts ». La discussion repose sur l'hypothèse que l'acquisition de variables phonologiques locales à l'adolescence est intimement liée au développement de l'identité sociale et qu'elle est structurée par un processus socio-différentiel au sein de la classe d'âge. En s'appuyant sur plusieurs années d'observation participante au

<sup>11</sup> Nous remercions vivement Louis-Jean Calvet, directeur de la revue *Plurilinguismes*, qui a autorisé la republication de ce texte, ainsi que Jacqueline Billiez qui en a accepté la rediffusion et nous a procuré les annexes manquantes.

<sup>12</sup> Par Patricia Lambert, Jean-Pierre Chevrot et Cyril Trimaille.

<sup>13</sup> Nos chaleureux remerciements vont à Penelope Eckert pour nous avoir donné l'accord de la traduction de son texte et en avoir fait une relecture. Le texte a été traduit par la société Solten grâce au soutien du Labex Aslan. Cette traduction a été révisée par Maria Candea et Patricia Lambert.

sein de réseaux adolescents de la banlieue de Détroit, Penelope Eckert met en lumière la dynamique sociale de deux grandes tendances de la variation sociolinguistique à l'échelle de la société : la diffusion régulière du changement phonétique vers l'extérieur depuis les villes et vers le haut dans la hiérarchie socio-économique.

Soulignons pour finir une caractéristique commune à ces deux études, à nos yeux particulièrement féconde pour comprendre les processus de différenciation sociolinguistique au sein de la jeunesse. Dans la recherche conduite par Penelope Eckert comme dans celle dont l'article de Jacqueline Billiez et Nassira Merabti rend compte, le choix d'une pratique ethnographique prolongée permet à ces chercheuses de saisir la différenciation sociolinguistique tant du point de vue des acteurs que de leurs pratiques ; il permet également de produire une analyse intégrée des réseaux socio-communicatifs et des dynamiques linguistiques rapportées à des situations de communication variées. C'est, nous semble-t-il, l'une des voies à approfondir si l'on souhaite poursuivre la construction d'un cadre analytique capable de mieux élucider les relations complexes entre le langage et les processus de différenciation/affiliation sociale et individuelle, sans négliger les circonstances dans lesquelles les individus peuvent être porteurs d'une puissance d'agir.

## Références citées

- ANDROUSTOPOULOS Jannis K. & GEORGAKOPOULOU Alexandra (eds.), 2003, *Discourse Constructions of Youth Identities*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam / Philadelphia.
- AUZANNEAU Michelle, 2011, *Variabilité des pratiques langagières et dynamiques sociolinguistiques, Un parcours de recherche en France et en Afrique*, Habilitation à Diriger des Recherches, volume de synthèse, université Paris Descartes.
- AUZANNEAU Michelle, 2015, « La quête des parlers ordinaires », *Langage et Société*, n°154, pp. 51-66.
- AUZANNEAU Michelle, BENTO Margaret, FAYOLLE Vincent, LAMBERT Patricia, TRIMAILLE Cyril, AMAR Léa, FERNANDES Angela, 2002, « Le rap en France et ailleurs : intérêt d'une démarche pluridisciplinaire » *Cahiers de l'institut de Linguistique de Louvain. France pays de contacts de langues*, vol. 2, Peeters, Louvain-La-Neuve, pp. 109-130.
- AUZANNEAU Michelle, JUILLARD Caroline (coord.), 2012, *Jeunes et parlers jeunes : des catégories en question*, *Langage et Société*, n°141.
- AUZANNEAU Michelle, TRIMAILLE Cyril, 2017, « L'odyssée de l'espace en sociolinguistique », *Langage et Société*, n°160-161, pp. 349-367.
- BAUDIN Gérard, GENESTRIER Philippe (dir), 2002, *Banlieues à problèmes, La construction d'un problème social et d'un thème d'action publique*, 2002.
- BILLIEZ Jacqueline, 1985, « La langue comme marqueur d'identité », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 1 n° 2, décembre, pp. 95-105.
- BILLIEZ Jacqueline, 1998, « Littérature de murailles urbaines : signes interdits vus du tram », dans Vincent LUCCI (éd.) *Des écrits dans la ville, sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*, L'Harmattan, Paris, pp. 99-164.
- BILLIEZ Jacqueline, KRIEF Karin, LAMBERT Patricia, ROMANO Antonio, TRIMAILLE Cyril, 2003, *Pratiques et représentations langagières de groupes de pairs en milieu urbain, Rapport de recherche établi dans le cadre d'un appel d'offre de la Délégation Générale à la Langue Française*, université Stendhal-Grenoble 3.
- BILLIEZ Jacqueline, LAMBERT Patricia, 2008, « Dans les coulisses de la (socio)linguistique urbaine française : le silence criant des filles », dans Auguste MOUSSIROU-

- MOUYAMA (éd.) *Les boîtes noires de Louis-Jean Calvet*, Éditions Écriture, Paris, pp. 364-370.
- BOUTET Josiane, 2001, « La part langagière du travail : bilan et évolution », *Langage et Société*, n° 98, pp. 17-42.
- BULOT Thierry (dir) (2004), « Les parlers jeunes (Pratiques urbaines et sociales) », *Cahiers de Sociolinguistique*, n°9, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.
- CAUBET Dominique, BILLIEZ Jacqueline, BULOT Thierry, LEGLISE Isabelle, MILLER Catherine (eds.), 2004, *Parlers jeunes, ici et là-bas. Pratiques et représentations*, L'Harmattan, Paris.
- CHAMBERS J.K., TRUDGILL Peter, 1980, *Dialectology*, Cambridge University Press, Cambridge.
- CHAMPAGNE Patrick, 1993, « La vision médiatique », dans Pierre Bourdieu (ed.), *La misère du monde*, Le Seuil, Paris, pp. 95-123.
- CONEIN Bernard, GADET Françoise, 1998, « Le français populaire des jeunes de la banlieue parisienne, entre permanence et innovation », dans Jannis K. ANDROUTSOPOULOS, Alexandra SCHOLZ (eds.), *Actes du colloque de Heildelberg, Jugendsprache/Langue des jeunes/Youth Language*, Peter Lang, Frankfurt, pp. 105-123.
- CRENSHAW Kimberle, 1991, « Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics and Violence Against Women », *Stanford Law Review*, n°43(6), pp. 1241-1299.
- DABENE Louise, BILLIEZ Jacqueline, 1984, *Recherche sur la situation sociolinguistique des jeunes issus de l'immigration. Rapport de recherche pour la Mission Recherche Expérimentation*, Centre de Didactique des Langues, université Stendhal-Grenoble 3.
- DEVAUX Julian, 2016, « L'adolescence à l'épreuve de la différenciation sociale », *Sociologie* [En ligne], n°4, vol. 6, mis en ligne le 03 janvier 2016, consulté le 20 février 2016. URL : <http://sociologie.revues.org/2648>
- DURANTI Alessandro, OCHS Elinor, SCHIEFFELIN Bambi (eds.), 2011, *The handbook of language socialization*, Wiley-Blackwell, Oxford.
- GRIGNON Claude, PASSERON Jean-Claude, 1989, *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Le Seuil, Paris.
- GUILLUY Christophe, 2014, *La France périphérique : Comment on a sacrifié les classes populaires*, Flammarion, Paris.
- GUILLUY Christophe, NOYE Christophe, 2004, *Atlas des nouvelles fractures sociales en France. Les classes moyennes oubliées et précarisées*, Éditions Autrement, Paris.
- HYMES Dell, 1973 [1980], « Speech and language: On the origins and foundations of inequality among speakers », dans Dell HYMES, *Language in education: Ethnolinguistic essays*, Center for Applied Linguistics, Washington, D.C., pp. 19-61.
- KIESSLING Roland, MOUS Maarten 2004, « Urban Youth Languages in Africa », *Anthropological Linguistics*, n°46, pp. 303-341.
- LABOV William 1978, *Le Parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*, Paris, Éditions de Minuit [1<sup>ère</sup> ed. 1972. *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia].
- LAHIRE Bernard, 1999, *L'invention de l'illettrisme. Rhétorique publique, éthique et stigmates*, La Découverte, Paris.
- LAKS Bernard, 1980, *Différenciation linguistique et différenciation sociale : quelques problèmes de sociolinguistique française*, Thèse, université Paris 8.
- LAKS Bernard, 1983, « Langage et pratiques sociales : étude sociolinguistique d'un groupe d'adolescents », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n°46, pp. 73-97.
- LAMBERT Patricia, 2014, *Sociolinguistique et éducation. Une approche ethnographique*. Habilitation à Diriger des Recherches, volume de synthèse, université Stendhal - Grenoble 3.

- LAMBERT Patricia, TRIMAILLE Cyril, 2011, « The sociolinguistics of youth language in France and language socialization: Potential bridges », talk at AAA Annual meeting, Montréal, 17 novembre.
- LEDEGEN Gudrun, 2007, *Pratiques linguistiques des jeunes en terrain plurilingue*, coll. « Espaces discursifs », L'Harmattan, Paris.
- LE PAGE Robert, TABOURET-KELLER Andrée, 1985, *Acts of Identity: Creole-Based Approaches to Language and Ethnicity*, Cambridge University Press, Cambridge.
- MORI Chikako., 2012, « L'archipel invisible », *Hommes et migrations* n°1297, pp. 68-76.
- NEULAND Eva (ed.), 2003, *Jugendsprachen – Spiegel der Zeit. Internationale Fachkonferenz 2001 an der Bergischen Universität Wuppertal*, Peter Lang, Berne.
- SACKS Harvey, 1992, *Lectures on Conversation*, Blackwell, Oxford.
- TRIMAILLE Cyril, 1999, « Le rap français ou la différence mise en langues », *Lidil*, n°19, pp. 78-98.
- TRIMAILLE Cyril, 2004, « Études de parlers de jeunes urbains en France. Éléments pour un état des lieux », *Cahiers de sociolinguistique*, n°9, pp. 99-132.

# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction** : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz.

**Conseiller scientifique** : Jean-Baptiste Marcellesi.

**Rédactrice en chef** : Clara Mortamet.

**Comité scientifique** : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juillard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro** : Mickaël Abecassis, Salih Akin, Josiane Boutet, Régine Delamotte, Marie-Laure Elalouf, Robert Fournier, Médéric Gasquet-Cyrus, Luca Greco, Emmanuelle Huver, Caroline Juillard, Malory Leclère, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Catherine Miller, Muriel Molinié, Marie-Louise Moreau, Isabelle Pierozak, Rada Tirvassen, Véronique Traverso, Cyril Trimaille, Sylvie Wharton.

Laboratoire Dylis – Université de Rouen  
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425